

— Vous souhaiteriez peut-être en avoir au moins un, mais un seul ?

— J'ai des pour et des contre, t'sais, dans ma tête. Si j'en fais un qui est aussi brillant que moi, oui ! Mais, tout à coup, s'il l'est moins... ! Si, pour une raison ou pour une autre, il est idiot, ou je sais pas... c'est ça qui me fait un peu peur. Moi, j'y pense depuis un an vraiment sérieusement. Ça m'obsède.

— Et cette cantate à André Citroën, ça ne serait pas un peu de la publicité clandestine, par hasard ?

— Au contraire. Parce que Citroën a fait les plus laides et les plus belles autos en même temps. Quelque chose comme l'Ami 6, il faut de l'imagination pour dessiner une auto laide comme ça ! Mais c'est vrai : moi, j'ai fait doubler les ventes de Citroën à Montréal depuis que j'en ai une. C'est un respect que j'ai envers l'automobile en général, en tant que dessinateur et constructeur d'automobiles moi-même...

— ?

— ... disons que ça ne m'intéresse pas d'en parler aujourd'hui, je sors de l'usine, et tout... ! Mais vous en entendrez parler bientôt. Retenez ça : la R-Charlebois... les souliers Citroën, des projets d'une vie... La R-Charlebois sera pas sur le marché avant 1983... ! Bon, pour en revenir à André Citroën, je crois que c'était un nazi, ce que je ne suis pas. J'ai lu beaucoup de choses sur lui, qui sont parallèles à la construction d'automobiles, concernant la guerre...

— Ou ses usines encore aujourd'hui...

— Oui, et ça j'apprécie beaucoup moins ! Ce qui m'intéressait, moi, c'était sa conception de l'automobile, qui était complètement folle : la grenouille Citroën, la DS ou même la SM, qu'il aurait dessinée il y a longtemps, paraît-il. J'en ai achetée une. C'est une auto avec plusieurs défauts. Ça reste une automobile, démodée comme toutes les automobiles, si belles soient-elles. Mais vu que c'est un mal du siècle, j'ai voulu faire une chanson à celui que je considère un peu plus que les autres, qu'un Henry Ford ou un Talbot. « Trouvez mieux », c'est un hommage à son ID. Car j'ai eu une ID verte. Et au Canada, ça dit rien aux gens : « Quand j'ouvre la portière de ton ID, cher André », ils prennent ça comme une chanson dingue ! C'est comme si je lui ouvrais les oreilles pour voir son idée. Parce qu'il n'y a pas assez d'ID au Canada, le service est trop mauvais.

Depuis Jacques Cartier

— Et pourquoi, avant cet hommage à Citroën, une petite pique en passant aux « séparatistes qui roulent en Plymouth » ?

— C'est que moi j'ai toujours pensé qu'on n'est nulle part mieux chez soi que sur la route. Ma patrie, c'est mon

auto. Alors, si tu veux faire du Québec un pays indépendant, séparé — et les séparatistes font ça, d'après moi, par sentimentality envers la France —, ben tu devrais commencer par l'essentiel de tes déplacements qui, en attendant les souliers Citroën, reste l'automobile. Quand un séparatiste se promène en Ford, en Chevrolet ou en Plymouth, je vois pas contre quoi il peut gueuler, tu vois.

— Vous n'aimez pas trop les séparatistes ?

— Je n'aime pas beaucoup les bagnoles américaines surtout ! Les séparatistes ? J'aime pas le mot, mais j'aime l'idée, j'aime les indépendantistes, les patriotes. Même si je ne crois ni aux frontières de langue, ni aux frontières de couleur de peau. Ça paraît contradictoire, je sais. Mais, on ne peut pas faire autrement. Il y a une espèce de famille, comme en France. La seule chose qui fait que je me sens chez moi en France, c'est la littérature, dans les vitrines ou sur les camions. Sinon, c'est pas ma sorte d'automobiles, c'est pas ma sorte d'architecture, c'est pas ma démarche, c'est pas ma façon d'être nerveux...

— Pour vous, le séparatisme, c'est d'abord une question de langage ?

— Comme la langue française agonise en Louisiane, et agonisera au Québec, dans vingt ans, je n'entrevois que deux solutions : ou bien on fait tout pour l'anéantir rapidement, pour que ça fasse le moins mal possible, ou bien on envahit les États-Unis avec...

— Alors, c'est foutu.

— Pourquoi ? La seconde solution est très envisageable. Vous seriez surpris, mon cher, vous seriez surpris de l'« exotisme » que même un Canadien français peut avoir à Hollywood... c'est épouvantable ! Épouvantable, parce que, pour eux, on est plus loin que l'Australie et le Japon. C'est le bout de l'univers, la France. Et puis j'ai réalisé, en parcourant des magazines américains aussi cons que Playboy ou Mad, que les mots français les envahissent autant que vous êtes envahis par les mots anglais. Autant ! Alors, moi, je dis qu'on peut faire un pont, là : multiplier les échanges culturels entre le Québec et la Louisiane. Faut évidemment que la France s'en mêle. Boston est une ville peuplée de gens intelligents, New York aussi : ces deux villes-là vont suivre automatiquement. Et vu que les grandes conquêtes se font toujours de l'est vers l'ouest, ça voudrait dire qu'après le reste de l'Amérique suivrait... !

— Je crois bien que les indépendantistes québécois ne sont pas tous favorables comme vous à l'accroissement des échanges culturels entre la France et le Québec.

— Bien sûr, parce que, malheureusement tout ce qu'on a reçu de français au Québec depuis Jacques Cartier — à part

les bandits et les soldats qui étaient nos ancêtres — c'est toujours des Français qu'arrivent pas à réussir en France. Alors, ils y arrivent pas plus au Canada !

— La politique, vous y avez pourtant cru ?

— Oui. Quand j'avais créé le parti Rhinocéros ! C'était plutôt une plaisanterie, mais que je regrette pas : elle m'a fait prendre contact avec la politique. Et j'ai vraiment compris que la politique, c'était fait pour des vedettes sans talent. Et donc que moi qui ai du talent j'ai pas besoin de me salir là-dedans !

— En attendant, la violence et le terrorisme ne se portent pas trop mal...

— Moi j'aime la violence, mais j'ai peur du sang. J'aime la violence [musicale, cinématographique, en tant qu'une forme d'amour, un message urgent. Mais tuer quelqu'un... Y a tellement de moyens d'être terroriste ! Sergio Leone l'a si bien démontré dans « Il était une fois la révolution » : plus t'es violent, plus tu deviens sanguinaire, plus tu fais marcher le système en place. Alors, pour moi le terrorisme ça se situe ailleurs que dans les armes et la violence physique.

— C'est-à-dire ?

— Euh... dans les idées ! Et puis, moi, vraiment, c'est dans les autres planètes habitées quatre mille fois grosses comme la terre, chez les extra-terrestres que je vois la solution ! J'y crois vraiment, c'est ça qui me tient en vie en ce moment ! Et j'voudrais lancer mes chansons dans l'espace. T'sais, les Américains, ils envoient des messages dans l'espace qui reviennent jamais, du morse ou des choses insignifiantes : ils devraient envoyer mes chansons ! J'suis certain que les extra-terrestres s'y intéresseraient, qu'ils y verraient une sorte de message d'amour, j'sais pas...

Chuck Berry et Sinatra

— Et « la note universelle » ? En essayant de « faire chanter à l'unisson les trois Amériques », vous la cherchez toujours ?

— Oui, je la cherche, je sais qu'elle existe. Je crois que j'y touche à peu près dans cette chanson-là, « Le Mur du Son ». Je dis d'abord les trois Amériques, puis « tout l'univers ». Je suis certain, certain qu'il y a une note. Et un rythme aussi. Ça, c'est plus difficile : les rythmes latins disent rien aux Nordiques, et le hard-rock dit rien aux Guadeloupéens, ça leur casse les oreilles. Il y a sûrement un rythme entre ces deux-là qui fera danser tout le monde. Et vous savez, en spectacle, avec le « Mur du Son », très souvent je sens que les gens se mettent à s'aimer au point que si elle durait six siècles ils vieilliraient pas !

— Vous rêvez toujours de symphonies, de grands orchestres ?

— Moi, travailler avec des orchestres symphoniques, les diriger en chantant, c'est pas la moitié de ma force. Mais, malgré mes rêves de musique grandiose, je crois que je suis encore à mon meilleur quand je fais des petites chansons. C'est fou tout ce qu'on peut dire en deux minutes et demie !

— Vous écrivez de plus en plus vous-même. Vous avez décidé de mettre Pélouquin et Ducharme au chômage ?

— Non. Je suis revenu à la poésie. Mon dernier chef-d'œuvre s'intitule « Avril sur Mars », mais je le réserve pour janvier... Pourtant, j'suis pas doué pour l'écriture, manuelle je veux dire. Pas plus que pour le dessin, même si je m'acharne à faire des tableaux. Mais très rares, un par année, parce que ça me défoule. Mais j'oserais pas les montrer ! Je suis doué pour concevoir, pour parler, pour inventer des mots et les taper à la dactylo. Mais j'ai une écriture illisible.

— Pour janvier, vous avez donc des projets ?

— Une idée qui date d'au moins six mois, mais qui est définitive, là ça y est : Léo Ferré et moi, on va faire une petite tournée ensemble dans la province française. Ça va ramasser pas mal de monde !

— Vous préparez des chansons ensemble ?

— Non, mais là je viens d'avoir une idée : il y a un poème de Rimbaud qui s'appelle « Sous la ligne du temps », je crois que Léo l'a jamais traité, que ça n'a jamais été traité en musique. Ça serait bon de le faire ensemble. Léo, plus je le rencontre, plus je l'apprécie, plus ça devient intense — tout en gardant nos distances, parce que ce n'est pas un être avec lequel on peut dire : « Ah, c'est mon pote Léo, mon copain Léo ». Non, c'est un génie que j'ai l'honneur de cotoyer et puis... il doit se dire la même chose que moi !

— Vous ne ferez rien à Paris ?

— Peut-être qu'un jour on fera un spectacle à Paris.

— Léo aussi, il aime bien les orchestres symphoniques...

— Oui, ce serait dans ce sens-là. A l'Opéra, même ! Parce que, moi, j'ai encore une vieille idée de ballet, « Le Fantôme de l'Opéra », que je travaille et que j'améliore à chaque seconde. Et qui ne pourrait pas être fait ailleurs qu'à l'Opéra de Paris.

— Vous parlez de « génie » à propos de Ferré. Pour vous, il y en a beaucoup des génies comme ça dans la chanson ?

— En tant que créateur, je mettrais bien Chuck Berry en tête de liste, qui, malgré la simplicité de sa musique, reste un grand inventeur et un grand poète. Dans l'interprétation, il y aurait Presley : il a bouleversé toutes les normes. En tant qu'interprète, on peut dire qu'il est génial. En tant que personnalité totale, il y aurait Sinatra. Parce que Sinatra,

surtout quand il avait vingt ans, chantait des textes extrêmement forts, avec des images extrêmement avancées pour notre planète. Sa personnalité était électrique, au point qu'en lançant son mégot de cigarette sur la scène, avant que lui apparaisse, tout le monde était dans les pommes. Alors, je me dis que là, y a quelque chose, y a quelqu'un au numéro que vous avez composé ! Ensuite, en chanson, j'en prêteraient un petit peu à Brassens, parce que « Seuls sont les Braves », c'est un monument. Et Brassens a pas besoin de cinquante instruments ou de cinquante choristes pour faire passer ses chansons. Il les fait passer seul avec une contrebasse, et ça, ça demande beaucoup de force. J'en prêteraient du génie... à Bob Dylan, sûrement. Je prête aussi un immense talent à Frank Zappa...

— Il n'y a pas beaucoup de femmes là-dedans !

— Des femmes qui sont des génies, vous en connaissez, vous ? Ou bien alors elles le sont toutes et elles le camouflent bien ! Faut que j'en trouve une, pour pas faire une guerre... Vous savez, les femmes, moi, je les adore. Je suis pour la libération de la femme : je porte pas de brassière (soutien-gorge), vous avez remarqué ! La reine de l'univers devrait être une femme. On est certain qu'on vient de la femme, et on cherche à y retourner toute notre vie. Alors, je suis loin d'être misogyne, je pense que toutes les femmes sont des génies, mais elles s'en cachent parce qu'elles sont humbles devant les grands astres. Et... vive les Françaises libres !

La note universelle

— Brassens, Ferré, Sinatra, ça colle pas très bien avec l'image un peu hard-rock, un peu violente qu'on se fait de vous.

— Léo, c'est violent. Mais, tu vois, aussitôt qu'il essaie d'être gentil avec les gens, les gens sont déçus parce qu'il est gentil avec eux. Comme moi, si je suis gentil avec les gens, on dit : « Oh, comment, vous n'avez pas brisé un miroir, vous n'avez pas renversé une table, ah, c'est décevant... » A un moment donné, t'es victime d'une image qui est fixée pour la postérité à cause d'une caméra. Et dès que toi tu n'as plus envie d'être cette image-là, on te le reproche. Bon, quand je chantais du hard-rock, du psychédélique, puis que je prenais de l'acide, etc. j'avais envie de crier que le Québec c'était un gros diamant. Je l'ai crié, et tout le monde s'en est rendu compte, mais maintenant, il faut le polir. Et pour le polir, il faut changer de sorte de marteau. Je pourrais refaire des « Lindberg », des « Madame Bertrand », mais ça ne m'intéresse pas de travailler avec des matériaux que j'ai déjà employés, de repasser dans les mêmes sentiers.

— Dans « Le piano noir » et dans pas

mal d'autres chansons, il y a la mort. Pesante. Et rageante aussi. Pourquoi ?

— Oui, oh, je voudrais pas m'en servir comme d'un public-relations, ça pourrait me jouer des vilains tours. Mais c'est une chose que je déteste. Je refuse de mourir. C'est un refus physique, une saine horreur de la mort. Mais — c'est pas une utopie — je suis certain que la mort est une petite maladie réglable et que dans, peut-être pas vingt ans, mais dans soixante ans, ça va être réglé. La science a déjà réglé le prolongement de la vie des cellules, ça c'est intéressant. Les greffes du cœur, c'est de la petite médecine nazie, je crois que ça ira jamais loin... Sans être cynique ou égoïste, je suis certain que tout le monde souhaiterait être prolongé éternellement, même si on est en métal, à condition de conserver nos yeux et nos oreilles. Parce que c'est trop beau, la vie. Et puis on est tenaces ! Pour des microbes, on s'accroche !

— En quoi « la note universelle » pourrait-elle favoriser l'avènement de ce meilleur des mondes ?

— Je crois qu'il y a beaucoup de solutions à la mort, et à la vie, dans la musique. Pas la musique qu'on fait aujourd'hui avec les petits instruments, mais la musique qui continue d'avancer : les ultra-sons. La musique, c'est la façon la plus intelligente de meubler le temps. Les trompettes de Jericho, c'étaient sûrement des ultra-sons. Et ça va se reproduire, c'est inévitable.

— Phénomène extra-terrestre, encore ?

— Non, intra-terrestre probablement ! La terre, c'est une espèce de limbe, ce n'est ni céleste, ni infernal. Ça a des côtés extraordinairement agréables, la terre. Mais je crois que c'est contrôlé par des intra-terrestres, qui sont pas des gens extraordinaires : ils ont juste le monopole de l'électronique. De sorte qu'ils peuvent contrôler tout ce qui se fait de brillant à la surface. Ils évitent le soleil parce que, je crois, le soleil est une grande cause du vieillissement des cellules. Ils vivent trois ou quatre cents ans, ce qui n'a rien de surnaturel.

— Finalement, comme dit Vigneault, vous êtes typiquement « un produit américain, mais parlant français ».

— Lui aussi ! Pour qui il se prend ! Tiens, Vigneault, je lui en prêteraient bien un peu de génie ! Surtout dans sa magie des mots : il m'envoie pas mal loin ! Mais lui, il est plus français que Montherlant, plus français que Giraudoux ! C'est épouvantable d'être français comme ça !

— En tous cas, chez nous, son français et le vôtre font recette. Tous les bons esprits s'accordent pour dire que Charlebois, c'est le renouveau, c'est la chanson française de demain, etc...

— Eh bien, c'est la grâce que je vous souhaite à tous ! Au nom du père, du fils et du — Propos recueillis par FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.